

The Blue Hour de Marcel Gisler

André Roy

Numéro 65, février–mars 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22695ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Roy, A. (1993). Compte rendu de [*The Blue Hour* de Marcel Gisler]. *24 images*, (65), 52–52.

THE BLUE HOUR DE MARCEL GISLER

Invité pour la troisième fois à Montréal, Marcel Gisler, un Suisse d'origine alémanique tournant depuis dix ans en Allemagne, demeure un réalisateur méconnu des cinéphiles. Pourtant ses films ne sont pas dénués de qualités, ne serait-ce que par cette façon qu'ils ont de saisir l'air du temps, d'interroger l'Anxist de la jeunesse allemande. *The Blue Hour*, présenté cette année, est après *Loafers* (1985) et *Sleepless Nights* (1988) le troisième volet d'une trilogie berlinoise et il devrait clore la description d'univers de non-dupes.

Car c'est essentiellement de cela que le réalisateur a parlé jusqu'à maintenant: de jeunes en dérive, dans la déshérence des

possibles, en quête d'utopie. Ses personnages étaient des désœuvrés, au bord de la déprime qu'ils oubliaient dans la vacuité des nuits dont ils étaient les voleurs infidèles (*Voleurs de jour* était le titre français du premier long métrage). Ils étaient la métaphore de cette ville-blessure qu'était Berlin avant la chute du Mur.

The Blue Hour est donc un film de l'après, celui de la réunification de l'Allemagne et d'une capitale devenue lieu d'affaires. Finie la vie d'artiste, il s'agit maintenant de la gagner. Marcel Gisler raconte le quotidien d'un gigolo, nommé Théo, saisi par la fièvre de l'argent plutôt que par celle de l'utopie. Si le cours des jours n'est

pas sans ennui ni désespoir comme auparavant, la mélancolie (qui imprégnait les volets précédents et leur donnait teinte et richesse) en est absente. La structure mosaïque qui guidait les récits antérieurs fait place à une linéarité aussi implacable et froide que la course au fric. On comprend alors que la poésie devienne dorénavant atrophiée, et que *The Blue Hour* délaisse même toute empathie – qu'un spectateur ayant vu les anciennes productions voudrait bien ressusciter parce qu'il s'est pris de sympathie pour cet univers d'abandon et de fragilité.

Cet univers, on le devine plus qu'on ne le voit parce qu'on reconnaît certains des êtres qui y ont séjourné: ces comédiens qui reviennent de film en film. Cette petite troupe vient donc faire un dernier tour de piste avant de disparaître dans un Berlin bleuté. On n'est pas sûr qu'elle ait vécu quelque chose pour nous, comme si l'auteur s'était contenté de la garder pour lui, en plus d'escamoter probablement le vrai sujet de son film, la prostitution, déjà abordé par un cinéaste allemand comme Fassbinder. D'où également l'impression que la société berlinoise d'après-le-Mur que filme Marcel Gisler est celle justement d'avant-Fassbinder. Le cinéaste tournera son prochain film en Suisse; il s'y retrouvera peut-être de nouveau en avance, autant dans le scénario que dans l'époque, comme il l'avait été dans les années 80. ■



André Roy

BENNY'S VIDEO DE MICHAEL HANEKE

Deuxième volet d'une trilogie placée sous le signe d'une critique de la déshumanisation qui gangrène l'Autriche moderne, *Benny's Video* était le film tout trouvé pour le Festival du nouveau cinéma et de la vidéo puisque cinéma et vidéo s'y fécondent et s'y télescopent constamment, avec plus de bonheur et d'intelligence que dans le triste psychodrame hongrois *Video*

Blues, présenté dans le même cadre festivalier. La scène capitale sur laquelle s'ouvre cette chronique glacée et glaciale d'un drame de famille, signée Michael Haneke, donne tout de suite le ton, en même temps qu'elle en constitue l'emblème à la fois thématique et formel: les images de la mise à mort d'un cochon de ferme – abattu d'une balle dans le crâne –

visionnées à maintes reprises, au ralenti et au super ralenti, sur appareil-vidéo. Le spectateur est ainsi sommé de partager la fascination morbide toute dostoïevskienne qu'exerce sur le spectateur virtuel (Benny), non pas la mort mais bien le passage-éclair de la vie à son contraire, cet instant que l'image, terriblement lourde et atrocement lente, dilate de reprise en reprise